

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 46

Artikel: Mot d'enfant
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217586>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dent dâo tribuna que ne s'atteindâi pas à elliaque et s'ein va tot ballameint!

Yavé âobliâ dè vo dèrè que lou malin bâogrou avâi zu lou bré prâ deîn on eingrenâdzou d'on mécanique à écâorè et que lou dotteu Roux lou lâi avâi copa à l'hépètau po lâi ein remètrè ion que se pouâve remoâ!

Mérine.

EXPOSITION ICONOGRAPHIQUE DU VIEUX-LAUSANNE

LES Lausannois sexagénaires, visiteurs de l'exposition iconographique qu'abrite actuellement *Mon-Repos*, parcourent avec intérêt et émotion les tableaux et estampes réunis dans ce somptueux local par des mains pieuses. Que de souvenirs! Ils revoient le *Restaurant de Beaulieu*, sis au bas de la place, précédé d'un hangar servant de cantine, où, cadets de jadis, ils se payaient les mercredis après-midi, au repos des exercices militaires, un modeste verre de sirop à dix centimes! Le pavillon « des eaux » rappelle l'eau ferrugineuse que de fidèles habitués allaient boire servant déjeuner. Et le vieux stand de *Montmeillan* où l'on tirait le dimanche; lors de nos promenades dominicales à Sauvabelin, nous rencontrions en cours de route des tireurs portant leur carabine suspendue, le chapeau chargé de cartons. Au même endroit, il y avait un restaurant où on consommait sous des charmillles, pendant que les tireurs s'en donnaient de ferrailer à travers le vallon, contre des cibles placées sous le cimetière de Pierre-de-Plan, et le soir on dansait aux sons de l'accordéon. L'on voit encore beaucoup de jolies choses à cette exposition, nous ne pouvons les énumérer toutes; n'oubliez pas d'y aller, vieux Lausannois, mes frères.

Mais comme disait un vieux colonel à une inspection militaire: « On voit à l'exposition beaucoup de choses qui n'y sont pas » et dont il doit subsister des images. N'existe-t-il pas d'anciennes vues de l'entrée du *Pré-du-Marché*, au midi de l'église catholique? Et du *chemin du Pré-du-Marché* lui-même, qui n'était qu'un large sentier perdu dans la verdure, bordé de deux haies. Ne possède-t-on pas de représentation du « bout » occidental du Grand-Pont avec les jardins Pittet et le vallon du Flon vus de Bel-Air? Ne connaît-on ni dessins ni photographies de l'ancien cimetière de St-Laurent, avec ses beaux cyprès? Et les fumiers de Sébeillon? Et le groupe de l'Hôtel des Alpes et de l'ancienne gare, avec sa belle grille devant laquelle se tenait Bornand le cireur de bottes, brave patriote qui, tous les 14 avril, embrassait l'écuson vaudois sculpté sur un des bahuts du Grand-Pont? Nous aurions revu avec plaisir l'entrée de la vallée de la Louve, puis de la Place du Tunnel, transformée aujourd'hui en route du Mont.

L'ancien Chauderon avec le poids du foin et la scierie en bois de chauffage Borgeaud, qui fut incendiée en dix-huit cent septante et quelques, n'est pas représentée.

Des ruelles « *Jet'engueuse* », ne reste-t-il que le nom?

J'aurais revu avec plaisir la *Rue Neuve*, avec sa vieille muraille et ses hangars qui y étaient adossés et qui abritaient, l'un la pompe de St-Laurent, l'autre un dépôt de tuyaux de grès et aussi le poste de police et plus loin, la fontaine et la forge Pache où tant de gamins s'oubliaient à regarder ferrer un cheval vicieux ou adapter un cercle à une roue.

Tous ces paysages auraient pu être animés de quelques représentations de l'ancienne *Académie d'Ouchy*, et les grandes omnibus vertes qui faisaient le « service de la ville et de tous les hôtels », sur le marchepied arrière desquelles un portier galant et galonné se tenait debout. Mais avec les addenda ci-dessus désirés, l'exposition de *Mon-Repos* ne serait-elle trop riche? Il faut, telle qu'elle est, y conserver beaucoup de temps et lorsque l'on pense à ce que l'organisation d'une entreprise pareille exige de peines, on ne peut qu'être reconnaissants à ceux qui ont assumé un labeur pareil. Le grand succès de l'entreprise est leur seule récompense: que l'on nous permette d'y ajouter notre sincère admiration.



LA MORT DE PIOUSIOU

JE l'ai trouvé un soir de septembre. Les rafales inclinaient durement une averse fine et drue. Mon corps, de tout son poids, lutait contre le vent quand mon pied heurta quelque chose de mou. L'endroit était sombre; je dus me pencher.

Dans l'angle du portail, je le vis là, blotti et terrifié, ses oreilles minuscules aplaties par la peur. Ses petits yeux d'or suppliaient qu'on le prit. Perdu? Sans doute, car peut-on jeter à la rue, comme l'objet inutile, une si gentille chose?

Tremblant et grelottant, il accepta avec joie l'hospitalité d'une poche béante. Et, chez moi, frictonné et séché, il miaula. Un petit bruit saccadé, pareil à celui que font ces pantins dont on presse le ventre. Gros comme un poing, il se tenait avec peine sur des pattes malhabiles. Je dus le nourrir à la cuiller car il entraînait dans la soucoupe, éternuait, s'étirait...

Pendant trois mois, nous fûmes de grands amis. Il ne me quittait pas et moi, je ne savais plus écrire quand il n'était pas sur ma table, attentif aux grattements de ma plume, toujours prêt à bondir. Souvent, il exagérait et je le lui reprochais. Alors, boudeur, il somnolait, son œil s'entr'ouvrant parfois pour s'assurer de ma présence.

Pourquoi je l'avais appelé Piousiou? Sans doute parce que ce mot s'était présenté le premier. Peut-être aussi parce qu'un chien, un chat, vous inspirent, d'emblée, un surnom. Pour moi, ce n'était pas un chat, c'était Piousiou! Ne croyez pas qu'ils sont tous les mêmes. Chacun d'eux, comme vous et moi, a ses petites habitudes, ses préférences, ses défauts...

* * *

Un jour qu'il se montrait plus effronté que de coutume, je dus le corriger. Oh! bien doucement, pour la forme! Il en fut très triste, se pelotonna sous une chaise en me tournant le dos. Et quand vint l'heure de son petit repas, il sembla ne pas entendre.

Vous vous moquez... mais j'eus des remords. Je lui fis des excuses, l'encourageai... Il voulut bien céder mais, à peine eut-il lampé son lait qu'il le rendit. Piousiou était malade. Je lui prodiguai les soins. Tout fut inutile. Il maigrissait, ses pattes de derrière s'étiolaient, sa queue devenait hirsute, raide. Tout un jour, il resta sur une chaise, sans vigueur, le regard terne. Je le surveillais, énervé de mon impuissance à le secourir, lorsqu'il sauta. En vacillant, il gagna sa caisse. Brave petite bête. Mourante, elle n'oubliait pas ses devoirs...

Deux heures plus tard, je dus l'étendre sur un vieux drap. Des sursauts farouches le secouaient, de la queue aux oreilles. Ses yeux fixaient le mur, son ventre était dur et glacé. Chaque attaque rejetait en arrière sa pauvre tête hérissée et, de son palais déjà blanc, s'exhalait une plainte longue et sourde, presque humaine. Un dernier spasme, atroce, l'agita puis, doucement, ses membres se détendirent.

Sa petite vie l'avait quitté. De l'espérance et joli Piousiou, il ne restait plus là qu'un cadavre de chat, étrangement vieilli, et sur le ventre duquel, les puces, affolées, couraient en tous sens.

H. Chappaz.

Ennemies.

Deux dames, deux vrais clous, longues, sèches et mai-
[gres,
Depuis qu'elles ont échangé quelques mots aigres,
Se détestent profondément.

Et quand l'une, en visite, accidentellement

Voit venir l'autre, alors, grâve comme un apôtre

Elle se lève et part immédiatement.

Moralité. — Un clou chasse l'autre. C. P.-V.

BOITE AU LETTRES

A Madame De G., à Yverdon. — Le «Conteur» n'est pas un journal de mode. Nous répondons quand même à votre aimable lettre; vous nous dites que vous ne trouvez pas de modiste qui vous fasse un chapeau allant à votre tête. Peut-être que c'est votre tête qui ne va pas aux chapeaux de vos modistes.

A M. V., à Montreux. — Ce général du Premier empire dont le nom commençait par M, n'était pas Cambonne comme vous le pensiez, mais bien Masséna, qui devint maréchal de France. (Voyez Larousse pour plus de détails).

A Madame Blanc, à Bumlitz. — Oui, un appartement enpunaisé est bien désagréable à habiter. Faites comme dans l'Afghanistan, emparez-vous d'un de ces insectes; ne le tuez pas, mais barbouillez-lui les pattes de craie et relâchez-le, vous suivrez ainsi facilement sa trace jusqu'à son nid que vous détruirez, ainsi que les œufs.

A Mademoiselle Pahud, à Chesalles. — Ne faites retoucher votre nez que par un chirurgien réputé; nous avons connu une malheureuse jeune fille qui se fit mettre en pied de marmite le nez qu'elle avait en bec d'aigle; mais l'opération n'ayant pas réussi, il pleuvait dans son appendice nasal. Et elle mourut d'une affection pulmonaire, parce qu'elle avait trop souvent l'eau à la bouche.

A M. X., désespéré, à G. — Achetez un gros clou et une corde. Vous pouvez économiser le clou si vous avez une espagnolette solide.

A un papa soucieux de l'avenir de son fils. — Merci de votre confiance. Sur cette question nous sommes comme Panurge quand il se voulait marier! que vous conseiller? Nous croyons qu'au jour d'aujourd'hui, un bon métier manuel vaut mieux qu'une profession libérale. Les études universitaires coûtent très cher aujourd'hui, puisque la bière a renchéri.

Enfants terribles. — Le père (à Bob).

— Pourquoi n'as-tu pas donné à ta jeune sœur la moitié du gâteau que je t'ai acheté et que tu as mangé en entier?

— Voyons, papa, pas plus tard qu'hier, tu m'as dit toi-même qu'il ne faut jamais rien faire à moitié.

Mot d'enfant. — Bébé est avec sa tante, une coquette sur le retour, qui devant une glace, met la dernière main à sa toilette.

— Allons, bébé, dit la tante, viens, nous partons. Et bébé, d'un ton obligeant:

— Bonne tante, tu as oublié ta « poudre de rides ».

Complicité. — Madame à sa bonne:

— Marie, mon thé!

— J'peux pas monter, madame, j'suis en haut!

— Marie, descendez mon thé, vous dis-je!

— Bon! vlà t'y pas qu'il faut que je descende et que j'monte à c't'heure. J'sais pu comment faire?



LE VOYAGEUR SENTIMENTAL OU MA PROMENADE A YVERDON

(Suite.)

— J'aide Rose à se relever; je m'empare de son bras, que je presse avec le mien; j'avance le plus lentement qu'il est possible; je sentais Orbe à deux pas. Depuis notre chute, nous nous fassions tous deux... je ne sais pourquoi; j'avais tant à lui dire!... Eh! ma chère Rose, de quoi rougisseriez-vous? nous nous étions relevés si vite!

Le charlatan.

Tandis qu'on raccommodeait le traîneau, nous approchâmes d'une grange, auprès de laquelle un charlatan, perché sur une table, attirait les passants aux aigres sons d'un violon détestable.

Un manteau du siècle passé, bordé d'un faux galon, couvrait ses guenilles. Des paysans s'étaient attroupés autour de lui, il se moucha, toussa, cracha, se redressa, et prononça l'oraison suivante, du ton dont Démosthènes haranguait les Athéniens.